

BAYAYA CONTRE L'ALIÉNATION

Pour Mireille-Tsheusi Robert, de l'ASBL Bamko-Bayaya, l'exclusion qui frappe les jeunes Belgo-Africains est directement liée aux non-dits postcoloniaux. Interview.

Propos recueillis par Arnaud Lismond-Mertes (CSCE)

Bayaya : en lingala, *yaya* signifie « aîné », *ba* étant le pluriel. Lors d'un récent colloque au parlement francophone bruxellois, Mireille-Tsheusi Robert a interpellé les responsables politiques sur « les conséquences psycho-sociales des non-dits postcoloniaux pour les jeunes Belgo-Africains », notamment à partir des résultats d'une enquête qu'elle avait menée auprès de 75 jeunes Bruxellois dans le cadre de l'ASBL Bayaya.

Ensemble ! : D'où est partie votre démarche ?

Mireille-Tsheusi Robert : Sous sa forme actuelle, l'association Bamko-Bayaya est née 2002, à l'occasion du meurtre d'un jeune Belgo-Africain dans le quartier de Matonge (Ixelles) et à l'initiative de parents. L'objectif était d'accrocher les jeunes (entre 11 et 25 ans), de les accompagner, de dresser un état des besoins et de les aider à s'insérer dans les structures existantes. On a

Congolais), il est apparu que ces jeunes tenaient un discours extrêmement négatif sur l'Afrique, les Etats africains, leurs parents, sur eux-mêmes. Ils exprimaient un certain nombre de stéréotypes que j'ai recensés. C'étaient les mêmes que ceux relatifs aux Africains répertoriés par d'autres chercheurs dans l'ensemble de la population belge. Les jeunes avaient tout simplement intégré les stéréotypes racistes qui existent dans la société, et qui sont issus de la propagande coloniale : les Noirs sont toujours en retard, ils ne sont pas capables de concevoir un projet à long terme, ils n'ont pour eux que la force physique, ils ne sont pas très intelligents, ils sont là pour amuser, pour faire du sport, pour danser, ils restent entre eux. Tout cela fondait une estime d'eux-mêmes extrêmement faible. Cette étude a permis de faire ce constat intéressant : les jeunes qui ont grandi en Afrique et sont arrivés chez nous à l'âge d'environ 17-20 ans n'avaient pas intégré les stéréotypes racistes affectant ceux qui ont été élevés ici. Ces stéréotypes ont donc bien été acquis à travers la socialisation en Belgique. L'enquête a également révélé que la colère des jeunes, leur défaitisme, leur désespoir, sont liés à une découverte : celle de l'histoire coloniale, qu'ils reçoivent dans son appréhension macabre. Quand ils rencontrent les discriminations et le racisme, ils se posent des questions sur leur origine. Immanquablement, ils tombent sur l'histoire coloniale, que ce soit par internet ou par des discussions. Ils lient alors leur humiliation actuelle à l'humiliation coloniale. Le non-dit qui règne à ce sujet, tant dans les familles qu'à l'école, rend pour eux la désillusion, le choc et la révolte d'autant plus rudes. En parler leur aurait permis de s'y préparer. Beaucoup de jeunes ne savent pas exactement ce qu'est la colonisation, confondent colonisation et esclavage. Ils ne se figurent la colonisation que par bribes, en ne retenant souvent que les aspects les plus durs : les crimes, l'exploitation par la Belgique. Les crimes coloniaux leur apparaissent comme quelque chose qu'on leur aurait caché, et qu'ils découvrent seulement par effraction, ce qui rend la chose d'autant plus douloureuse pour eux.

Cette histoire de la colonisation n'avait-elle pas été abordée avec ces jeunes à travers l'école, leur famille ou le monde associatif ?

Je me souviens d'une jeune fille de 17 ans qui m'a répondu : « Je sais de la colonisation ce que mon professeur d'histoire m'en a dit... et il n'en a pas parlé. » Au cours de mes interviews, je n'ai rencontré qu'un seul jeune qui m'ait indiqué avoir abordé la colonisation dans son cours d'histoire à l'école, et ce jeune m'a précisé qu'après quelques minutes son professeur

Les familles ne parlent pas.

Elles ne racontent pas aux jeunes

l'histoire de leur humiliation.

commencé à jouer les pompiers car, à ce moment-là, le phénomène des « bandes urbaines africaines » battait son plein : il fallait stopper les bagarres, les tueries. Après, nous avons mis sur pied des projets de fond : du soutien scolaire individualisé ainsi que des projets de revalorisation identitaire. En effet, les jeunes exprimaient des problèmes identitaires, et nous avons ressenti le besoin de réaliser une enquête pour mieux les cerner. J'ai donc mené une série d'entretiens avec des jeunes, en leur posant des questions très précises sur ce qu'ils pensaient de la Belgique, de leur identité, de leurs parents, de la politique, ou sur la façon dont ils se voyaient eux-mêmes, comment ils se projetaient dans l'avenir, etc. Mon fil rouge était de comprendre pourquoi ils en arrivaient à se poignarder entre eux. Pourquoi cette violence était-elle à la fois gratuite et intra-raciale ? Ces faits se passaient en effet surtout entre jeunes Noirs (et non pas vis-à-vis de Blancs ou de Maghrébins) pour des raisons aussi futiles que « Tu m'as regardé de travers », « Tu es passé dans mon quartier ». Il y avait également un certain nombre de viols collectifs, qui visaient essentiellement des filles africaines. Au fil des entretiens (réalisés majoritairement avec des

POSTCOLONIALE

était passé à un autre sujet. Quand les jeunes sont dans l'enseignement technique ou professionnel, ils n'ont pas de cours d'histoire et ne savent absolument rien. J'ai été étonnée de rencontrer une minorité de jeunes Congolais (de 14 à 15 ans) qui ignoraient totalement que la Belgique avait eu des colonies. Quant aux familles, elles n'en parlent pas. Elles ne racontent pas l'histoire de leur humiliation. Ce sujet est frappé d'un non-dit familial très fort, que les familles ne vivent pas en tant que tel mais plutôt comme un « pas-besoin-de-dire » : pas utile, pas valorisant. Certains parents prennent la peine de prendre leur enfant par la main et de bien leur expliquer les choses, mais c'est loin d'être une majorité. Les seules sources auxquelles ont accès les jeunes, ce sont les copains et internet.

Votre association a-t-elle développé des projets pour faire changer les choses ?

Nous avons fait le choix de ne pas développer d'activités occupationnelles. Dans le contexte de cette problématique des bandes urbaines, nous avons proposé aux autorités communales de soutenir des projets de formation des jeunes, dont une bonne partie consacrée à la question de l'histoire coloniale, au travail sur l'estime

de soi et au développement personnel. Ces projets ont souvent été transformés par les autorités communales, pris en charge par d'autres acteurs et remis dans un cadre classique d'encadrement de la jeunesse : jouer à la balle, faire des voyages à l'étranger, voir du monde... Ce type de projet n'est pas en soi négatif. Mais, même s'il y a des échanges intéressants avec d'autres, est-ce que le fait d'amener ces jeunes dans des villas sous le soleil règle beaucoup de choses ? Nous avons quand même mené nos projets propres, avec assez peu de subventions. Nous avons cependant bénéficié d'un vrai soutien de la part d'une ministre de la Jeunesse très courageuse, qui a pris quatre heures pour écouter dans le détail nos constats et notre projet. Nous avons également mis en place le projet « Sinda Safari » : tous les deux ans, nous partons avec un groupe de jeunes au Congo, où nous combinons un retour à leur racines et l'exploration de la possibilité, pour eux, d'y développer des affaires. Par exemple, nous leur faisons découvrir un site comme Kamba, qui est lié à la fois à une dimension spirituelle et à l'histoire d'une résistance face à la colonisation. Nous leur montrons que, contrairement à l'image qu'en donne une certaine histoire officielle, le colonisateur a dû affronter une série de résistances, de révoltes, de mutineries. L'autre volet est d'ouvrir le jeune aux possibilités de trouver de l'emploi à l'étran-

ger. Au vu des discriminations existantes sur le marché de l'emploi, je ne peux plus dire les yeux dans

les yeux à de jeunes Belgo-Africains : « Etudiez, faites tout

bien comme il faut, et tout se passera bien, vous aurez un travail et vous serez respectés. » Je ne leur dis pas qu'ils n'y arriveront pas, je leur dis simple- ↵



La socialisation des jeunes Belgo-Africains les amène parfois à penser parfois comme des Belges racistes.

⇒ ment ceci : « Prenez votre diplôme, et si ça ne va pas ici, sachez que le monde est vaste, il faut bouger ! » Je connais des jeunes qui, après avoir traîné ici pendant des années après leurs études, sans trouver d'emploi, sont partis au Canada et en ont décroché un en trois semaines. Nous avons également développé des activités d'école de devoir, mais nous avons dû y mettre fin, faute de budget.

Avez-vous interpellé les directions d'école par rapport aux problèmes identitaires des jeunes Belgo-Africains, à l'enseignement de l'histoire coloniale ?

Nous avons eu beaucoup de contacts avec les milieux scolaires, et nous y avons rencontré pas mal d'enseignants engagés pour aider les jeunes, malgré les difficultés. Toutefois, la question de la colonisation n'est pas une thématique abordée à l'école ni en général, ni dans les cours d'histoire. L'impact psychologique de cette histoire pour les jeunes Belgo-Africains est totalement nié et ne fait même pas débat dans les écoles. De surcroît, l'école prétend que tout le monde peut réussir de la même façon, selon les mêmes méthodes, alors que certains jeunes arrivent à l'école le ventre vide, qu'ils y sont victimes de propos racistes, etc. Il peut y avoir de l'ouverture d'enseignants et de directions d'écoles sur la question générale de la pauvreté ou de la fragilité du milieu familial, mais je n'en ai pas rencontré sur les questions identitaires des élèves belgo-africains. Leur approche se focalise plutôt sur l'apprentissage en lui-même et sur les conséquences (« Tu parles mal », « Tu bavardes en classe », « Tu es nerveux ») que sur les causes. Les retours que j'ai reçus de la part des jeunes et des parents concernant les centres psycho-médico-sociaux (PMS), qui devraient les aider, sont souvent mauvais. Ils m'indiquent que trop souvent les PMS cherchent une solution immédiate, sans traiter le problème de fond, ou orientent les élèves vers des métiers stéréotypés.

Quelles sont les conséquences pour les jeunes Belgo-Africains de ces « non-dits postcoloniaux » et des discriminations qu'ils subissent ?

Les jeunes que j'ai rencontrés subissaient une énorme aliénation, notamment culturelle, mais aussi politique par rapport à l'Afrique et aux Africains. Leur socialisation les amène parfois à penser parfois comme des Belges racistes. Lorsque je leur demandais ce qu'ils pensaient des Africains, j'ai notamment reçu cette réponse : ces gens ne savent pas s'organiser, ne savent pas se défendre, se sont laissés faire pendant la colonisation, etc. Au cours de ces interviews, certains se rendaient compte qu'ils s'exprimaient d'une façon raciste sur les Africains, et donc sur eux-mêmes. Ils se trouvent dans un mal-être psychologique, parce qu'ils ont cru en tout ce qu'ils ont entendu de négatif sur les Africains et, en même temps, ils sont ces Africains. Quelle estime d'eux-mêmes peuvent-ils avoir dans ces circonstances ? A l'adolescence, ils font leur propre expérience du

mépris et de la discrimination, ils observent aussi les conditions de vie de leurs aînés, de ceux qui essaient de briser le plafond de verre dans le milieu professionnel, qui font des études. Les jeunes observent où ils en sont dans leur vie, au point de vue matériel. Bien souvent, ils ne sont pas très loin, et la conclusion est que tout cela ne sert à rien !

A l'adolescence, une guerre psychologique s'engage dans leur tête. Ce qu'ils ont appris, vu et expérimenté durant leur socialisation en Belgique les informe sur le peu de valeur des Africains : même s'ils ont le diplôme requis, on ne leur donne pas le poste. Cela les informe sur le rôle futur qu'ils sont censés occuper dans la société : un rôle de subalterne.

Paradoxalement, pour beaucoup de jeunes, entrer dans une bande urbaine, c'est une forme de protection contre la société qui les exclut. En entrant dans la bande, ils intègrent un espace social où ils se trouvent reconnus et respectés. A défaut de pouvoir intégrer la famille de la nation, qui les rejette, ils se recréent, à travers la bande urbaine, une forme de nouvelle famille qui ne les rejette pas. A l'origine, les valeurs de la bande ne reposent pas sur la violence, mais sur la solidarité.

Les bandes urbaines sont une stratégie juvénile pour tenter de répondre à la violence d'Etat systémique, institutionnelle.

La violence est un raté de ce projet. Ces bandes sont une stratégie juvénile pour tenter de répondre à la violence d'Etat systémique, institutionnelle, souvent impersonnelle et diffuse qui les frappe sous forme d'exclusion. Je distingue fondamentalement trois états d'esprit chez ces jeunes. Tout d'abord, il y a les « déprimés », cassés par les discriminations et les non-dits. Ils sont anxieux, défaitistes, ont du mal à verbaliser ce qu'ils ressentent et terminent parfois en hôpital psychiatrique ou dans une bande urbaine. Ensuite, il y a ceux qui sont dans le « déni ». Ils affirment qu'il n'y a pas de discriminations, qu'il suffit de travailler, qu'il n'y a pas tellement de chômage dans la communauté, ni tant de racisme chez les Belges, etc. Mais cette posture fait généralement long feu face à la réalité des discriminations et des obstacles qu'ils rencontrent tout au long de leur parcours. Enfin, il y a les « résilients ». Ceux qui ont pu comprendre qu'il y a un état de violence (ou d'exclusion) raciste en Belgique et une violence d'Etat, que certains estiment être in-intentionnelle. Ceux qui l'acceptent et qui veulent avancer malgré ça. Malheureusement, leur solution consiste à accepter le racisme et s'y adapter au mieux, de manière individuelle. J'aimerais que tous les jeunes poursuivent parallèlement un engagement collectif pour renverser ces stéréotypes racistes dont ils sont victimes. Mais c'est un combat difficile et incertain, dont les résultats éventuels ne peuvent se concrétiser que dans la longue durée. Il a fallu quatre-vingts années de propagande coloniale pour instiller ces idées racistes dans les cerveaux ; il en faudra sans doute le double ou le triple pour les en extirper. □